Exister ensemble

La mondialisation, telle qu'elle prévaut en ce début de troisième millénaire, nécessite une appréhension renouvelée des faits sociaux comme de l'émergence d'entités recomposant les scènes et les symboliques. Les flux démographiques partant de l'Europe à la conquête de nouveaux territoires et richesses se sont taris. Antérieurement ils ont accaparé des continents (Amérique, Océanie), s'y sont installés et en ont revendiqué la propriété. Depuis quelques décennies les déplacements se sont inversés : les migrations s'effectuent dorénavant du sud et de l'est vers les zones européennes et nord-américaines. Les thèses racialistes distinguant des niveaux de civilisation à l'avantage des uns, ceux du centre c'est-à-dire de l'Occident, et au détriment des autres, ceux des « périphéries », ont perdu de leur assurance sans avoir pour autant disparu.

Aujourd'hui, en Europe et dans nombre de sociétés démocratiques, des configurations inédites s'imposent, et ce d'autant plus que de récurrentes crises financières ont modifié les scènes économiques et sociales, tout comme le font des technologies intrusives. Ces éléments

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 9 08/02/11 15:30

et leurs effets nécessitent de nouvelles lectures et un renouvellement de concepts : inclusion, acclusion, exclusion, construits de pratiques signifiantes et cohérence d'ensembles populationnels énoncent des manières contemporaines de percevoir l'être au monde, en fort décalage avec celles qui les précédaient.

Armes miraculeuses

Téléphonie mobile, Internet, courrier électronique, bases de données, etc. s'inscrivent dans une accession rapide à des informations concernant le domaine tant public que privé. Ces technologies informatiques se targuent d'accessibilité universelle, sinon de gratuité. Sur un plan plus fondamental, ces réseaux, qui ont vocation de circulation, de maillage, de production de connexions, s'affirment comme, quasiment, la nouvelle utopie capable de remplacer les rapports antérieurs et dégradés entre les citoyens et les institutions.

C'est ce que proclament leurs initiateurs. Pourtant, plus d'une décennie après leur irruption, ces technologies apparaissent comme ambivalentes. Les possibilités de circuler et d'innover à l'intérieur de ces réseaux restent très dépendantes de techniques en perpétuelle modification. À côté de leurs capacités ubiquitaires à relier les individus et à les informer, leur impact sur la crise des représentations politiques, évidées d'un minimum de perspectives, apparaît indéniable [1]. Cepen-

1. La « révolution du jasmin », en Tunisie, en a démontré les capacités.

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 10 08/02/11 15:30

dant les données qu'elles véhiculent, nombreuses et variées, restent parcellaires car elles ne convoquent pas l'ensemble des sens que génère l'appréhension humaine. Elles interpellent plus précisément la vue ou l'ouïe, ou leur combinaison médiatisée.

Cette pression de technologies en continuelle reconfiguration va de pair avec la mutation des valeurs antérieures, celles d'une société sinon d'abondance, du moins de relative sécurité et garante d'un devenir prometteur, en particulier lors des trente glorieuses. Aujourd'hui les tissus propres aux entreprises se délitent, les effectifs voient leur nombre décroître fortement. Des technologies les remplacent, « armes miraculeuses » pour les directions et leurs actionnaires, pour ceux qui font jouer l'emploi comme variable d'ajustement des profits.

Confrontée à ces fractures également présentes dans le champ des sciences humaines et sociales, la socio-anthropologie dit l'incompréhension, la cassure et la douleur, et les récurrentes tentatives de percevoir les écarts ou de positionner les différences, de chercher, simultanément, à s'appréhender soi-même et à reconnaître l'Autre, dans ses particularités. Elle vise à mettre en place les capacités aptes à interpeller la dialectique entre l'épaisseur anthropologique des représentations quotidiennes et l'effet réactif des composantes sociologiques liées aux institutions et au déjà-là.

Cette démarche implique une approche empirico-inductive et non hypothético-déductive de par le constat d'une déréalisation des mythologies et des idéologies structurantes. Le déductif devient plus difficile-

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 11 08/02/11 15:30

ment envisageable comme posture méthodologique dans un cadre où les signifiants sont attaqués par le doute et l'anomie. L'écriture, polysémique, s'accorde à cette difficulté, l'auteur se situant transitivement ou intransitivement suivant les contextes interpellés et analysés. Dans une situation où dominent des valeurs économiques surplombantes qui tentent d'instaurer un éventuel liant, c'est du côté des pratiques que s'énoncent des densités, des épaisseurs existentielles, malgré et concurremment aux litanies légitimant cet état des lieux et vaticinant ses architectures sociales. Grâce à celles-ci se reproduisent des discours et des institutions dont les dates de légitime validité, de péremption, sont déjà dépassées.

Cependant hors institution, contre les institutions ou au sein même de celles-ci s'expriment, mais sous d'autres logiques, des expressions, des retours du refoulé, le caractère indestructible de contenus inconscients, s'ouvrant éventuellement vers des pulsions d'emprise et d'appropriation. Des catégories circulent et se modifient. Des déplacements s'effectuent, suscitant des condensations, provoquant des regroupements visant à exister tant au sein de l'institutionnel qu'en dehors.

VIVRE OU EXISTER ENSEMBLE

Une expression prévaut aujourd'hui, celle du « vivre ensemble ». L'écho rencontré par cette désignation des rapports humains et sociaux tient de plusieurs facteurs. Le premier fait référence aux désirs d'individus et d'institutions de mettre en avant un certain consensus social

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 12 08/02/11 15:30

entre ces divers tenants : êtres et groupes, bases de la société. Sur un plan plus transitif, l'expression implique ou suppute des interactions à contenu positif. En fait, ce « vivre ensemble » est un composé plat, lacunaire. Il n'est pas nécessaire de remonter aux philosophes de l'Antiquité pour constater que l'être humain est non seulement sociable, mais plus fondamentalement qu'il a besoin des autres pour subvenir à ses attentes et à ses capacités physiologiques et mentales. À l'exception du « sauvage », cher à Jean-Jacques Rousseau, à quelques anachorètes et autres ermites, on ne peut vivre sans avoir des relations « ensemble ». Le « vivre ensemble » est un truisme. Vivre séparé sous sa forme radicale est une aporie, une impossibilité.

Cependant, de manière plus circonstancielle, cette expression renvoie aux interrogations du nouveau millénaire. L'expression est ainsi reprise *ad libitum* par une multitude d'acteurs et d'individus relevant de domaines de réflexion se voulant argumentés, si ce n'est novateurs, sur l'état de la société : essayistes en sciences sociales, hommes politiques, etc. Par ailleurs mais simultanément, elle devient d'usage courant pour des agences publicitaires, des entreprises industrielles et commerciales. Elle fonctionne sémantiquement et pragmatiquement comme une inversion du slogan scandé à l'occasion de tel ou tel mouvement social : « Tous ensemble, tous ». Cette scansion se voit détournée et réappropriée par la publicité et les représentants du monde du travail et du personnel politique.

Ces formulations visent à resserrer les proximités. Métaphoriquement, elles se conjuguent avec les effets

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 13 08/02/11 15:30

de la mondialisation. Cette dernière atteint un niveau qui laisse peu d'espaces « naturels », « morphologiques », c'est-à-dire des lieux éloignés et délimités. Les ethnologues défendant une anthropologie culturaliste ou, dans le monde physique, les naturalistes comme Charles Darwin, attentif aux différences, spécificités et transformations de la flore et de la faune dans l'archipel des Galápagos, avaient pu les rencontrer et les analyser, hier. La modernité déconstruit les règles et les usages dans des débordements incessants ; dans le même temps, elle s'accompagne d'une pression, plus sourde, d'une mondialisation des valeurs et des usages qui ne peuvent rester sans effet sur les rapports individuels et les concrétions sociales. Claude Lévi-Strauss se fit l'écho de cette situation et en souligna les dangers :

> Il n'y a pas, il ne peut y avoir une civilisation mondiale au sens absolu que l'on donne souvent à ce terme, puisque la civilisation implique la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité et consiste même en cette diversité. La civilisation mondiale ne saurait être autre chose que la coalition, à l'échelle mondiale, de cultures préservant chacune son originalité [1].

S'agissant d'une démarche à la croisée de la sociologie et de l'anthropologie, il faut tenir compte de ces contingences et des tentatives de réponse apportées.

1. Claude Lévi-Strauss, « Race et histoire », dans *Anthropologie structurale 2*, Paris, Plon, 1973, p. 417.

BS-78748-de la socioanthropologie.indd 14 08/02/11 15:30